

tence elle ne consacre ! quelle fibre de notre cœur elle ne fait vibrer, soit qu'elle anime l'air de ses gais carillons, soit qu'elle l'attriste de ses glas funèbres, soit qu'elle donne le signal d'alarme par ses tintements lugubres, soit que, déployant ses ailes, elle porte jusqu'aux nues l'annonce de nos fêtes, par ses brillantes volées !

Et de là sans doute ce nom de Baptême donné par le peuple, dans son langage expressif, à la bénédiction de la cloche, comme s'il lui attribuait une âme vivante et la supposait douée d'intelligence et de sentiment. Expression inexacte, il est vrai, et dont l'acception ne saurait être prise dans son sens rigoureux. L'Eglise, en effet, bénit les Cloches comme elle bénit tous les objets employés aux usages de son culte, et cette bénédiction, qui n'a d'autre effet que de séparer un objet de tout service profane pour l'affecter à un service sacré, n'emporte avec elle aucune communication de grâce ou de vertu sacramentelle. Avouons toutefois que cette locution populaire serait justifiée, si elle pouvait l'être, par l'appareil que déploie l'Eglise dans la bénédiction des Cloches. Dans quelle autre circonstance lui voyons-nous étaler plus de pompe et de solennité ? Concours du peuple, convocation du Clergé, profusion de fins voiles et de blancs tissus ornés de fleurs et de feuillages, rumeur de l'encens, chants sacrés, longues prières, aspersions et ablutions fréquentes, impositions des noms des Saints, onctions répétées de l'huile des infirmes et du saint-chrême. A cet air de fête et de triomphe dont elle se montre parée, à cet emploi de ce qu'elle a de plus saint et de plus vénérable dans ses trésors et ses cérémonies, ne dirait-on pas du Baptême de ses enfants, ou de la consécration de ses Prêtres ou de ses Pontifes ?

Mais il est temps de motiver les mérites non moins importants que nombreux et variés que nous avons attribués aux Cloches. A la considérer d'abord sous ses rapports artistiques, la Cloche n'est-elle pas elle-même une véritable œuvre d'art, un merveilleux instrument et le plus solennel de tous, qui a ses règles, ses motifs, sa perfection, et même une œuvre qui touche à tous les arts ! Au dessin par la pureté de ses lignes et la juste mesure de ses proportions ; à la gravure, par la richesse et le fini de ses reliefs ; à la musique, par la précision de ses notes et la justesse de ses accords ; à la mécanique, par le jeu de ses ressorts et les divers systèmes de ses contre-poids ; à la dynamique, par la puissance des forces qu'elle met en action pour monter à des hauteurs où l'œil ne la suit qu'avec effroi ? Mais, à part ces considérations prises dans le sujet même, qui ne voit tout ce qu'elle a apporté de grandeur à la reine des arts, l'architecture ; tout ce qu'elle a ménagé de ressources et fourni d'inspiration au génie de la sculpture et de la statuaire ?

Sans la Cloche, qui doit les dominer pour parler de plus haut et de plus loin aux peuples émus, nos temples auraient-ils pris vers le ciel un essor si élevé ? Les verrions-nous porter jusqu'aux nues ces voûtes hardies, suspendues dans les airs plus que soutenues sur ces colonnes fuyantes qui semblent moins, par leur admirable légèreté, les lier à la terre que les lancer dans l'espace ? Non, elles auraient gardé les proportions lourdes et ramassées des basiliques primordiales avec leurs cintres abaissés, leurs enceintes écrasées, où la vie est étouffée, faute d'air et de lumière. L'histoire est là pour nous montrer l'élévation successive de nos portiques, se développant selon les progrès de l'art

nouveau qui venait les animer et les embellir. Sans la Cloche, aurions-nous ces gracieuses campanilles, ces flèches aériennes, ces tours majestueuses, imposantes par leur masse gigantesque, ou étincelantes de mille jours et découpées en élégantes dentelures, où le ciseau de l'artiste s'est joué avec les prodiges, et qui font le plus bel ornement du village comme la gloire et l'orgueil des métropoles ? Otez-leur ces monuments, que reste-t-il ? Une morne uniformité d'édifices rangées sous un niveau monotone.

Peindrons-nous maintenant ce charme des souvenirs, cette douceur et cette vivacité d'émotions pieuses qui l'attachent au Clocher et à ses bruits harmonieux ? Attrait de Religion, amour du pays natal, saintes affections de la famille, toutes les sensibilités nobles et pures en sont délicieusement affectées à la fois ! Demandez au jeune étudiant qui revient des écoles publiques, au soldat qui rentre dans ses foyers, à l'émigrant qui rapporte au toit héréditaire les moyens de subsistance qu'il est allé gagner à la sueur de son visage dans des terres étrangères ; demandez-leur pourquoi leur cœur bat plus vite, pourquoi leurs yeux se mouillent de larmes, quand ils commencent à entrevoir, à travers le feuillage des vieux ormes, au-dessus de la fumée du hameau, le Clocher que leurs songes leur ont représenté tant de fois dans les longs jours de l'absence, quand arrivent à leur oreille les premières ondulations de la Cloche qu'ils craignaient tant de ne plus entendre ? Ah ! c'est que ce Clocher a prêté son ombre aux jeux innocents de leur enfance ; c'est que cette Cloche les a appelés aux leçons du bon Pasteur, les a conviés au banquet divin ; c'est qu'elle a pleuré avec celui-là les funérailles d'un père ; c'est qu'avec celui-ci elle a frémi de joie sur le berceau d'un nouveau-né. Naissances, mariages, sépultures, victoires, traités de paix, anniversaires de douleur ou de gloire, elle mêle les pompes de sa grande voix à toutes les fêtes de la famille, de la patrie, de la Religion. Sentinelle attentive à tous les accidents qui peuvent mettre en péril la sûreté publique, que l'ennemi se montre, que l'incendie éclate, que les fleuves débordent, elle pousse le cri de détresse pour appeler toutes les forces sur le point menacé. Dès qu'elle s'ébranle pour célébrer un deuil ou un triomphe, une même pensée occupe, un même sentiment anime, un même mouvement emporte tout un peuple. C'est l'étincelle électrique, dont la commotion se fait sentir en même temps à tous les anneaux de la chaîne.

Et c'est ici principalement que se manifeste l'influence morale et, s'il est permis de le dire, le caractère social de la Cloche. Elle rapproche l'homme de l'homme ; elle unit tous les membres en un même corps ; elle resserre les liens d'une bienveillance mutuelle, d'une fraternité touchante : elle réalise ce bonheur et cette joie des frères, que le Prophète place dans les douceurs d'une société commune et dans une parfaite unanimité d'idées et d'affections. Là où la Cloche n'est pas, la communauté est presque réduite aux proportions de l'individu, ou tout au plus de la famille et d'un cercle d'amis. Le voisin le plus proche est étranger à son voisin. La créature humaine peut naître, vivre, souffrir et mourir inconnue, isolée, sans qu'aucune sympathie s'attache à sa destinée, l'accompagne d'un intérêt dans le cours de son existence, la suive d'un regret après son trépas ; sans que son nom ait été prononcé et qu'on se soit seulement aperçu de sa présence